

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 47

Artikel: Le médecin de théâtre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196562>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

d'arrêts qu'on prenait et dont on se glorifie comme d'actions éclatantes. Si l'amateur en question a fait récemment un camp ou une campagne quelconque : oh ! alors réjouissez-vous ! Vous entendrez des histoires fabuleuses qui n'arrivent qu'à lui seul, des prouesses héroïques dont le récit sera répété dix fois dans la même heure ; vous serez promené avec le narrateur dans tous les endroits où il lui a plu de boire des chopes ou des chopines ; vous en saurez le détail innombrable, car, pour beaucoup de ces héros, cela fait partie essentielle des devoirs d'un vrai soldat ; enfin, vous, qui êtes un homme pacifique, vous ne pourrez jamais avoir une conversation selon vos goûts, lorsque vous deviendrez momentanément la proie d'un de ces belliqueux personnages.

Passons maintenant à la scie en matière politique, qui se pratique surtout dans les établissements publics et, nuitamment, dans les caves, lors d'élections prochaines. Il est certain que, dans ces occasions-là, tout citoyen qui ne vit pas dans l'indifférence sur les affaires de son pays s'en préoccupera plus ou moins, aussi ne met-on point en cause les sages et modérés, mais ceux qui vont de lieu en lieu prenant les gens à part pour leur scier principes et opinions, au moyen de discours interminables. Ces beaux diseurs ont la rage, en tout temps, de parler politique, et il est à remarquer qu'en général ils sont opposés à l'ordre de choses existant, car, s'ils étaient satisfaits, la matière à discuter leur manquerait. Dans les moments de crise, leur goût dominant se donne largement carrière ; on a peur de les rencontrer, tant ils sont habiles à vous accaparer, à vous retenir par un bouton de votre habit pour vous obliger à les écouter, en vous faisant croire qu'ils ont encore du nouveau à vous apprendre, tandis que c'est absolument les mêmes choses.

Bien d'autres marottes pourraient trouver leur place dans ce petit abrégé de la sottise humaine, mais laissons-les pour dire quelques mots d'une variété de l'espèce des scies, que l'on nomme tout crûment, dans le canton de Vaud, des *pedzes*, tandis qu'en France ce sont des *collants*, terme plus convenable, mais moins énergique que le premier. Les *pedzes* sont des êtres qui ne vous ne fatiguent pas de longs discours, leur spécialité consiste à s'établir d'une manière si stable dans tel ou tel local, et chez vous, par exemple, qu'on dirait qu'ils sont rivés au siège qu'ils occupent. Souvent ils sentent eux-mêmes que leur présence a assez duré et qu'ils devraient se retirer, mais un charme magique semble les clouer à leur place avec tant de force, qu'ils ne savent où en prendre suffisamment pour s'en arracher. Ils restent là, disant de temps à autre : « Il faut que je m'en aille, je devrais être parti depuis longtemps, » et cela comme une excuse à la longueur de leur visite. Ces pauvres gens ont encore un certain tact, mais craignez alors l'arrivée de ces *pedzes* qui croient vous charmer en s'établissant chez vous pour un temps indéfini, lorsque vous avez cent choses qui réclament votre présence partout ailleurs, qui s'obstinent à ne plus vous abandonner et avec lesquels vous devez vous montrer presque grossier pour vous en débarrasser enfin. Cette sorte d'importuns devrait bien se corriger pour que la sottise dénomination de *pedze* puisse disparaître du glossaire vaudois.

S.

Lè bougnets et lè tschoux.

Cropatton et Bistoque demàoravont dein n'a maison on pou foranna et lào dou ménàdzo s'accordàvont adrà bin.

Quand Bistoque avàï fauta d'on coup dè man à la tserri, Cropatton étai quie po lo lài bailli et quand faillai cauquon à stusse po détserdzi on

tsai dè feïn àobin dè fémè, l'allàvè crià son vesin. Fasiont boutséri per einseimbllo et sè cauchenàvont dein lè banqués quand l'aviont fauta d'ardzein po allà pè lè fàirès, enfin quiet, viquessant coumeint dou bons frarès-compagnons.

Lào fennès fasiont assebin bon ménàdzo, et, coumeint l'hotò à Bistoque étai dràï vis-à-visse d'eïn face dè cé à Cropatton, lè duès pernettès allàvont adè cotterdzi l'ena tsi l'autra. Se per hazà, la Lizette à Cropatton manquàvè dè buro, le tracivè ein eimprontà tsi sa vesena et se la Caton à Bistoque avàï fauta dè sau àobin dè venègro, le savàï pràio io alla ein queri. Fasiont la bua per indèvi po espargni lè dzornà dàï fennès et po ne pas eimpliïyati tant dè bou, dè savon et dè chindrès.

Mà la Caton Bistoque étai on bocon pegnette et quand le poivè s'esquivà de reindrè, lo fasàï.

Onna demeindze, la Lisette avàï eimpattà po fèrè cauquès bougnets à l'ouhlio et la Caton devessàï ein fèrè assebin, mà, quand stasse eut vouàiti sa burette, motta ! n'yèin avàï pereïn qu'on demi-quart dè verro dedein, assebin le tracè tsi sa vesena que tegnàï dza la pèla et que coumeincivè à fèrè lè sins :

— Te ne sà pas, ma pourra Lizette, ceïn que m'arrevè ? n'è pas pràio d'ouhlio po fèrè mè bougnets, et ceïn m'eimbètè on bocon de fèrè lo fu, vao-tou mè fèrè on servico ?

— Porquêt pas !

— Et bin, laissè mè couàirè mè bougnets dein te n'ouhlio ?

— Bin se te vao ! fà l'autra.

Et dinse de, dinse fé.

Lo leindèman, la Lizette devessàï couairè on jambon et la Caton, qu'avàï dàï z'ovràï cé dzo que, fasàï n'a pecheinta marmità dè soupa ài tschoux.

Adon clia sorcière dè Caton, ne va-te pas vail la Lizette et l'ài fà :

— Te sà, Lizette, lè duès, on sè fà adè servico et dū que te m'as laissi couàirè hiai mè bougnets dein te n'ouhlio, et bin, hoai, te pào veni couàirè ton jambon dein mè tschoux.

C. T.

Cheveux gris. — Le grisonnement des cheveux vient généralement avec l'âge. On blanchit d'abord aux tempes, les fils d'argent se mêlent aux cheveux, puis la tête grisonne, et, finalement, tourne au blanc. Cependant le blanchissement d'un cheveu isolé peut se faire en une nuit. Les médecins en ont cité plusieurs exemples.

Le vendredi 19 février 1859, selon M. le docteur Parry, la colonne du général Franks, qui opérait dans le sud du royaume d'Oude, eut un engagement près du village de Chamba, avec un corps de rebelles. On fit des prisonniers. L'un d'eux, cipaye de l'armée du Bengale, âgé de 54 ans, fut conduit devant le général pour être interrogé.

« J'eus la possibilité, raconte M. Parry, d'observer ainsi le fait suivant : Le prisonnier désarmé et déshabillé, entouré de soldats, l'armée prête à faire feu, se mit à trembler violemment et apparut comme stupéfié par la peur. Or, sous nos yeux, et dans l'espace d'une demi-heure à peine, ses cheveux, qui étaient d'un noir brillant, grisonnèrent sur toutes les parties de la tête. Un sergent ne put s'empêcher de s'écrier : « Il tourne au gris ». La décoloration s'opéra graduellement, mais elle était complète au bout d'une heure. »

Bichat a affirmé avoir vu un de ses amis devenir tout blanc dans l'espace d'une nuit. On sait d'ailleurs que Marie-Antoinette blanchit presque totalement dans la nuit qui précéda son supplice. Thomson cite le cas d'un ouvrier qui, étant tombé du haut d'un bâtiment qu'il

réparait, réussit à se retenir d'une main à la gouttière. On arriva à son secours, mais ses cheveux étaient déjà passés du noir au gris.

(Annales politiques et littéraires.)

Le médecin de théâtre.

On sait que le seul bénéfice du médecin de théâtre consiste dans le fauteuil qu'on lui réserve gratuitement, et qu'il doit occuper toute la soirée, pour être tout de suite à la disposition des blessés ou des malades. Mais il arrive souvent que le praticien, qui a vu jouer la pièce en cours de représentation une vingtaine de fois, va se promener ou faire des politesses en cédant de temps en temps son fauteuil à un ami ou à un confrère.

M. Ernest Blum raconte à ce sujet, dans les *Annales politiques et littéraires*, cette amusante et spirituelle anecdote dont il fut le héros :

« Au temps où j'étais jeune et fluet, dit-il, je fis un jour la connaissance d'un tout jeune docteur qui faisait le service du théâtre de la Porte-Saint-Martin. En ce temps-là, je cherchais tous les moyens d'aller pour rien au théâtre. Sur ma prière, le docteur, qui ne demandait pas mieux et qui avait envie d'aller ailleurs, me céda un soir son fauteuil.

Je n'avais pas vu le premier acte que le régisseur vint me chercher à ma place, pour aller immédiatement donner des soins à la jeune première, qui était en train d'avoir une forte crise de nerfs.

Je devins perplexe. Que faire ?...

Sans avoir rien décidé, j'arrivai à la loge de l'artiste qui, en effet, se tordait les bras en poussant des cris aigus. Le directeur était là, anxieux. Allait-elle pouvoir continuer la représentation ?

— Venez, dit-il, sitôt qu'il m'aperçut, venez vite et dites-nous ce qu'il faut faire.

— Hum ! répondis-je, rouge comme plusieurs coquelicots et une sueur glacée au front, je ne sais encore, je vais voir.

Je pris, par contenance, la main de la malade, comme pour lui tâter le pouls ; la malade continuait à se tortiller follement. Je ne savais que devenir ?

— Lui avez-vous jeté de l'eau à la figure ? demandai-je.

— Oui.

— Et ça n'a rien fait ?

— Non.

— Eh bien ! alors ne lui en jetez plus.

C'était toujours ça que j'avais trouvé pour montrer ma science ; au fond, c'était assez médical.

— Faites-lui respirer de l'eau de Cologne.

— Elle n'en a pas.

— Allez en chercher !

Le directeur et le régisseur se précipitèrent dehors tous les deux.

Je demeurai seul avec l'artiste, à qui je tapotais dans les mains pour avoir l'air de faire quelque chose. Soudain, l'artiste se calma subitement, ouvrit les yeux et me regarda en riant. Je restai ébaubi !

— Docteur, me dit-elle, êtes-vous un bon garçon ?

— Moi, madame, mais...

— Vous êtes jeune, vous devez l'être ; eh bien ! je ne suis pas malade du tout, vous allez probablement finir par vous en apercevoir, mais je voudrais l'être pour avoir un congé de deux ou trois jours dont j'ai besoin ! Aidez-moi !

— Très volontiers, répondis-je, enchanté, d'autant plus que je ne suis pas docteur.

— Bah !

— Non, je remplace un ami ; seulement, ne le dites pas, ça lui ferait perdre sa place.

L'artiste partit d'un éclat de rire formidable. Au même instant, rentrèrent le directeur et le

régisseur, armés, chacun, d'un flacon d'eau de Cologne.

— Inutile, dis-je, cela va mieux, laissez madame se reposer quelques instants, et tout à l'heure elle pourra continuer la représentation. Seulement, après cet effort, je crois qu'il sera prudent de lui permettre de garder la chambre deux ou trois jours pour qu'elle puisse se remettre complètement.

— Bien, dit le directeur, il sera fait comme vous l'ordonnez, docteur.

Et je m'en allai et retournai dans la salle, non sans qu'en passant l'actrice ne m'ait serré chaleureusement la main en cachette.

C'est la seule fois que M. Ernest Blum se soit livré à l'exercice de la médecine, et on voit que pour cette unique fois, il eut la chance de s'offrir une belle cure ! »

Les parasols rouges et M. de Watteville.

(Notes historiques.)

C'était en 1793, époque où le régime de la Terreur dominait en France, sous les auspices de Robespierre et autres chefs montagnards de la Convention. Les villes du Pays de Vaud, Lausanne et Vevey, entre autres, étaient alors remplies d'émigrés français, royalistes nobles et prêtres pour la plupart, qui avaient échappé à la guillotine. Ils abhorraient, cela va sans dire, les insignes d'une révolution qui les avait contraints de quitter leur patrie. La couleur rouge, celle des *Terroristes*, les offusquait tout particulièrement. LL. EE. de Berne avaient d'ailleurs sévèrement interdit le port, en public, de ces insignes et de cette couleur.

Or il arriva que, par un beau jour d'été, une société de messieurs, de dames et de jeunes gens de Vevey se rendit en partie de plaisir aux *Pleyades*. Quelques personnes de la compagnie avaient des parasols et des parapluies de taffetas rouge de diverses nuances, dont elles se servaient, sur ces hauteurs, pour se garantir de l'ardeur du soleil. Elles furent aperçues de Vevey et dénoncées au bailli de Watteville, magistrat sévère à l'excès, qui crut voir là une réunion de *Jacobins* et envoya des huissiers et quelques soldats pour les surprendre au retour.

Lorsque nos promeneurs furent arrivés au pied de la montagne, ils furent arrêtés et conduits au château, où, après une verte réprimande, le bailli les menaça d'un châtement exemplaire, en cas de récidive.

Les trente-deux métiers

DE LA FEMME ALLEMANDE.

Sous le titre de : *Que va devenir notre fille ?* un auteur allemand, M. Wild-Queisner, vient de publier une brochure, où il a consciencieusement donné la liste, exposé les conditions, indiqué les avantages et les inconvénients de toutes les professions ouvertes aujourd'hui aux femmes.

Sa brochure est ainsi un véritable manuel des parents allemands, et destinée non seulement à les guider dans le choix d'une carrière pour leurs filles, mais encore à les consoler de l'existence de ces filles qui sont pour eux, paraît-il, une source incessante de remords et de mauvaise humeur.

« Quand par malheur deux époux, au lieu du garçon attendu, voient arriver une fille, — nous dit M. Wild-Queisner, — la joie du ménage n'est qu'une demi-joie. Aux personnes qui s'informent, on répond invariablement : *Hélas ! une fille !* Et celles qui apportent les félicitations reçoivent en réponse : *Quel dommage que ce ne soit pas un garçon !* Et cela est ainsi même dans les ménages où il y a eu déjà un ou deux garçons avant la petite fille nouveau-née. »

Et l'auteur poursuit :

« Que si l'on demande à ces parents la cause d'une telle aversion pour le sexe féminin, l'explication est invariablement celle-ci : — C'est qu'un garçon a le monde entier ouvert devant lui ; il peut apprendre un métier, devenir indépendant, se faire

un foyer et cesser d'être à la charge de sa famille, tandis que, dans le cas d'une jeune fille, un bon mariage est à peu près la seule manière de s'en délivrer. Et même, alors, il faut s'occuper de l'installation du ménage, donner une dot, etc. Mais si la jeune fille ne trouve pas à se marier, c'est pis encore... Une vieille fille, cela représente à jamais quelque chose d'incomplet. Et vous voyez maintenant pourquoi notre mot d'ordre serait volontiers : *Surtout, pas de filles !*

» Tel est donc le mot d'ordre — fort heureusement tout théorique — des parents allemands. Et c'est contre lui que s'élève — d'une façon, hélas ! toute théorique aussi — M. Wild-Queisner. Il explique à ses compatriotes que la difficulté de se débarrasser de leurs filles n'est pas, à beaucoup près, aussi grande qu'ils le croient, et que, à défaut du mariage, bien d'autres portes s'ouvriraient devant elles si on leur apprenait la bonne manière d'y frapper.

» Le tort de l'éducation présente des jeunes filles consiste, d'après notre auteur, en ce qu'au lieu de leur apprendre les choses utiles, on leur en apprend d'inutiles.

» Inutiles, en effet, dans la plupart des cas, l'étude du piano, celle du chant, celle du dessin, puisque si les jeunes filles se marient, elles ne tardent pas à oublier tout cela, et que si, au contraire, elles ne se marient pas, leurs talents artistiques restent improductifs, étant désormais les plus réfractaires de tous à s'échanger contre de bonne monnaie. Donc plus de piano, plus de chant, plus de dessin, sauf dans le cas de vocation très nettement affirmée. Et, au lieu de ces vaines sciences, une bonne éducation scolaire, de la lecture, de l'écriture, de la géographie, du calcul — surtout du calcul — et puis beaucoup de gymnastique, pour endurcir le corps aux fatigues de la vie.

» Et, quand elles auront achevé leurs classes, M. Wild-Queisner veut encore qu'on les exporte pour un an ou deux hors de leur maison, qu'on les mette en dépôt dans d'autres familles où il y a un ménage à diriger, des enfants à élever, voire du linge à laver et de la cuisine à faire. Il nous affirme que ce stage aura les meilleurs effets, même au point de vue sentimental, et que notamment il aidera beaucoup les jeunes filles à se gagner le cœur de leurs maris.

» Le mari cependant tarde-t-il à se montrer ? C'est alors qu'intervient M. Wild-Queisner avec une liste de trente-deux professions accessibles aux femmes.

» Mais chose curieuse, c'est à peine si, en fin de compte, sept ou huit de ces trente-deux professions lui paraissent assez sûres, assez lucratives pour qu'il prenne sur lui de les recommander. Le métier de vendeuse de magasin, au contraire, paraît à l'auteur l'objet d'une très injuste défaveur dans les familles. C'est à l'en croire un très bon métier, où il y a de l'argent à gagner et qui n'est pas trop fatigant. »

Une inspectrice des chapeaux de dames.

— La question des chapeaux au théâtre vient de faire encore un grand pas en Amérique. Le bourgmestre de Bridgeport (Connecticut) vient de conférer à une dame appartenant à la haute société de la cité qu'il administre, les fonctions « d'inspectrice des chapeaux. » Cette dame, qui s'appelle Mrs Watson, fait tous les soirs une tournée d'inspection dans les théâtres de la ville. Aperçoit-elle une dame ayant un monument sur la tête en guise de coiffure, elle s'approche d'elle et l'invite poliment à retirer « sa tour Eiffel. » Si la spectatrice n'obtempère pas à cette invitation, Mrs Watson communique son nom et son adresse à tous les directeurs de théâtre de la ville, qui se sont engagés d'avance à ne plus délivrer aux délinquantes des places où elles pourraient gêner les spectateurs assis derrière elles.

Asile Verdi. — On sait que l'illustre maître Verdi a fait construire à ses frais un asile pour les vieux artistes pauvres ; mais ce qu'on ignore, c'est que l'illustre maître destine une grande partie de sa fortune à cette œuvre. L'asile sera complètement terminé dans quelques mois et pourra donner abri à une centaine de personnes, qui auront à leur disposition de vastes chambres d'habitation, une salle de concerts, etc., etc., et une chapelle.

M. Camille Boïto, le frère du compositeur, est chargé du travail, qui coûtera plus de 500,000 livres.

Le bienfaiteur, non content de cela, a pris des dispositions testamentaires qui assurent à son œuvre un revenu annuel de 70,000 livres.

Malgré son âge avancé, quatre-vingt-cinq ans, Verdi se rend toutes les semaines de Saint-Agata à Milan pour surveiller le progrès des travaux.

Un de nos abonnés de Paris nous écrit :

Une aimable et jolie veuve, qui tient un restaurant dans le quartier du Marais, où je vais très fréquemment dîner, a reçu il y a quelques jours d'un de ses fidèles clients, sculpteur de mérite, la curieuse lettre que voici, et que j'ai eue par hasard dans les mains, juste le temps d'en vite prendre copie à votre intention :

Divin caillou,

Si vous n'étiez pas plus dur que le porphyre ou l'agate, le ciseau de mon amour, guidé par le maillet de ma fidélité, aurait fait de l'impression sur vous. Moi, qui ai donné aux matières les plus brutes toutes les formes, j'avais espéré qu'avec le compas de la raison, la scie de la constance, la douce lime de l'amitié et le poli de mes paroles, j'aurais fait de vous la plus jolie statue du monde ; mais, hélas ! vous n'êtes qu'une pierre insensible, et cependant vous embrassez mon âme ; vous demeurez froide comme le marbre : ayez pitié de moi, je ne sais plus ce que je dis, ni ce que je fais ; ai-je un dragon à sculpter ? c'est un amour qui se trouve fait par mon ciseau. Chère colonne de mes espérances, piédestal de mon bonheur, corniche de ma joie, si vous me rendez heureux, je vous élèverai des statues et des pyramides. Demain, j'irai chercher votre réponse.

FRANCIS.

Boutade.

Voici ce qu'ont inventé deux industriels de la Gironde, établis dans une même maison.

L'un tient un restaurant au rez-de-chaussée, l'autre est coiffeur au premier et unique étage de la maison.

La façade n'offre de surface que pour une seule enseigne, et il fallait réunir les deux industries sur une seule planche.

Le restaurateur, premier occupant, voulut figurer en tête, et voici ce qu'on lit sur la dite enseigne :

*Ici on trempe la soupe pour 30 centimes.
On coupe les cheveux au-dessus.*

Concert. — Le 22 courant, l'éminente pianiste parisienne, M^{lle} Clotilde de Kleeberg, donnera, au Théâtre, un concert, dont le programme est heureusement composé pour faire valoir son admirable talent.

THÉÂTRE. — Jeudi, la représentation de la pièce de Paul Hervieu, *Les Tenaïlles*, a eu grand succès. Tous nos acteurs se sont fait applaudir. Mme Moret et M. Montherel particulièrement, ont interprété leurs rôles d'une façon supérieure.

M. Scheler, qui remplissait le rôle de Briquerville, dans la petite pièce finale, *l'Eté de la St-Martin*, a pu faire valoir, une fois de plus, son talent incontestable de fin diseur. Il a été très applaudi.

Demain, dimanche, à 8 heures, **Monte-Cristo**, grand drame en cinq actes et douze tableaux. Le spectacle sera terminé à minuit.

Jeudi 25 novembre, *Le Maître de Forges*.

Dimanche 28 novembre, *spectacle extraordinaire*.

L. MONNET.

PAPETERIE L. MONNET, LAUSANNE

Agendas de bureaux pour 1898.

VIENT DE PARAÎTRE :

Au bon vieux temps des diligences

Deux conférences données à Lausanne

par L. MONNET

avec couverture illustrée par R. LUGEON.

En vente au bureau du CONTEUR VAUDOIS et chez tous les libraires.

Prix : 1 fr. 50.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.